

*Ce recueil rassemble quatre plaquettes de textes
en prose rythmée éditées sur Velin filigrané en 1993.*

*Aujourd'hui épuisées dans cette présentation,
nous les avons réunies dans ce volume intitulé Poésie.*



Remerciements éditoriaux :

*Le Centre National du Livre (Ministère de la Culture)
qui a soutenu la première publication du recueil « Ami Kami »
au titre des aides à l'édition, Mr Philippe S.*

Sami Ananda

Fleurs & Parfums

[Stellaires]

« *Fleurs & parfums existent conjointement* » : Sâmi Ananda explore le mystère de la dualité et de l'unité au travers de la métaphore de la fleur et de son parfum. On ne peut saisir que la beauté ou la fragrance. Pour que l'une existe, il faut que l'autre disparaisse à nos sens. Et pourtant l'une ne peut exister sans l'autre. Les jumeaux imaginaires résolvent cette énigme. Ils témoignent de l'unité dont chaque phénomène s'est fait l'émanation.

Fleurs & Parfums par Sâmi Ananda

issn 1159-876X isbn 2-9506443-1-7

LA GRANGE D'OR

Michaël et Raphaël, les jumeaux bien-aimés,
s'étaient allongés dans la grange,
meules de paille flamboyant de leur or.

Ils dormaient profondément quand un astronef,
coulé dans le métal des songes, vint quérir leur rêve.

Une petite porte s'ouvrit
et le rouleau de papyrus stellaire fut tendu à leur rire.

Raphael et Michaël le lirent,

c'étaient les poèmes magiques que voici.

Pour les décrypter, vous aussi,

il faut vous asseoir sur une natte ronde

et porter à vos lèvres la paix du très-haut.

Il faut réchauffer la douceur,

à la flamme du très-grand,

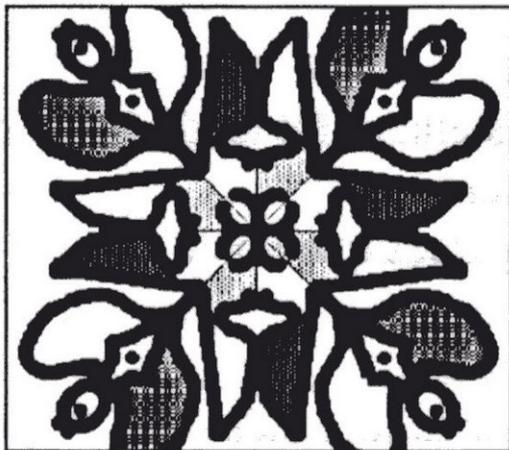
et vous faire tout petit,

toute petite goutte de lumière qui boit,

et qui fond

dans la nuit qui enlace (aussi) les nonnes.

Fleurs & parfums



*ne
se
mélangent
pas*

mais existent conjointement.

FLEURS & PARFUMS

Fleurs et parfums ne se mélangent pas
mais existent conjointement.

Fleurs et parfums sont d'une nature différenciée,
ils apparaissent ensemble, mais ne rayonnent pas de la même
vie.

Le parfum porte la fleur (vers le ciel).

Et la fleur porte le parfum (vers les hommes de la terre).

Es-tu fleur ? Es-tu parfum?

Selon que ton regard porte vers la lumière ou vers
les yeux du prochain,

tu deviens tour à tour l'une et l'autre,
mais jamais ne mélanges leurs natures.

Il y a la fleur et il y a le parfum.

Essences qui sont autonomes.

Formes de vie qui ne peuvent s'échanger qu'en s'oubliant l'une
l'autre.

Il y a ce qui émane, et ce qui est émané.

La source et l'eau vive.

Il y a le regard qui porte témoignage et ce qui regarde.

Fleur, parfum ou...

LES TOGES DU TEMPS

Nous prenons les formes,
à moins que ce ne soient les formes qui nous prennent,
qui nous tissent et qui nous aiment.

Les formes nous aiment, quelque part, ici.

Quelque part, il y a l'échange,

l'abandon et le soleil qui luit.

Vacuité qui se tisse, vague qui flue.

Quelque part l'osmose et le départ - ailleurs encor?

Non, présence qui vient te réveiller.

Un pas et tu chantes.

Un mot et ce silence se tait.

Vision qui s'en fut vers la vision d'autre chose.

Regard qui portait jusques aux toges du temps,

blanches et or...

Jusques aux nuits des sens,

bleu marine et violine.

Impatience vraie qui bénit

(comme la patience sait chérir).

PLANÈTE VIVANTE

Il y aurait d'autres occasions de s'ouvrir,
à d'autres bras chargés d'affection.

D'autres endroits à inscrire, sur les mémoires du temps,
et d'autres cousinages à aimer;
d'autres parents inconnus à révéler,
ardente tâche dédiée à l'éveil,
planète vivante.

Austère tâche, où tu puisais ta vie,
de ce corps, et de ces rêves à venir.
C'était ce don qui nourrissait ta force.

La force de sourire.

TAÔ INALTÉRABLE

Or, jaune et pourpre, tournoiement dans l'éther.

Le disque est mi-rouge, mi-clair et il virevolte.

Taô dans la nuit, aphorisme de l'attente.

Alchimie de l'arpège.

Algorithme des rampes du ciel et des saisons du sol ;

la, sur la gamme des heures-lumière.

Osmose bienvenue au coeur du temps.

Ossature invisible des salves vivantes.

Torches flamboyant dans la nuit,

torches fusionnant la forme,

vibrations révélées.

Et tu cherches, là, ce Taô majeur,

alors qu'il attend, au coin de ton âtre,

un peu de braise, pour enflammer le papier de soi

(tu vas brûler et ce sera de joie).

UNE GOUTTE DE LAIT BLANCHE

(galactique)

Un goutte de lait sur la table,
elle a oublié d'être bue et elle attend
l'évaporation de ses délices.

Elle a coulé,
et le blanc s'est allongé sur le bois en riant.

Esthétique d'une goutte de lait
qui fait la table rougissante
(sous la cire du merisier).

LE DÉPART
(ET LE RETOUR À VENIR)

Son départ : une gifle de l'ami(e).

Pour ne pas se faire de mal, les êtres ne se quittent pas
et restent liés l'un à l'autre.

Car, à la souffrance de l'exil,
ne se compare que la violence du départ.

Mais il le faut. L'heure a cinglé.

Et, allongé dans l'espace, tu étends
tes ramures vers le vide qui aspire.

De toi il ne reste plus rien

qu'un souvenir,
mémoire chaude,
au cœur de ceux qui restèrent
encor un peu plus.

Adieux qui ne purent se prolonger
que dans l'attente de ton retour.

Car il y a aussi des revenirs, en vaisseaux,
ou en nageant sur les flots de la mer.

Il y a des rêves jumeaux, qui t'attirent vers cette terre.

Dans la grange d'or, où vibrent deux notes claires,
des poèmes à inscrire sur leurs lèvres.

Les voilà déjà qui écrivent :

*« Fleurs et parfums ne se mélangent pas
mais existent conjointement... »*

Im Hwa Soeng

L'éther Pur

[Les Terres Pures]

Où sont les terres pures ?

Une tradition médiévale d'Extrême-Orient prétend qu'il suffit de prononcer le nom du bouddha de la lumière pour renaître au paradis de la grande félicité.

L'auteur nous y invite à sa manière par les mots. Il nous réunit aux sources de la vitalité, là où l'éther nourrit intimement chaque chose.

Et dans ce jardin intérieur vibre, en harmonie avec le cosmos, l'enfance lumineuse qui palpite aussi en notre cœur.

« Les Terres Pures » d'Im Hwa Soeng

issn 1159-876X isbn 2-9506443-3-3



Gravure au tampon du moine coréen Mogwu Sünim,
reproduite avec l'amicale permission de l'artiste.

AUJOURD'HUI

Aujourd'hui, alors que souffle la tempête et que gronde l'esprit du Temps, éclot une fleur suave, frais et sauvage myosotis. Alors que vrombit l'haleine de l'hiver sur les champs humides de ta mémoire, enfle en toi la voile du souvenir qui t'enlace et t'entraîne sur les Mers du devenir.

Que ta conscience s'ouvre, soleil mûr emplissant l'horizon de son lever équinoxial, le Toi qui sommeillait s'éveille, se lève et marche sur le chemin d'or et de lumière, qui attendait en son sein.

Que la vitre s'embue des fraîcheurs solsticiales et ton coeur rayonne lui aussi dans la candeur de tous les peuples du monde, et des univers autour.

Que ton oeil frémissse sous son cil, que son éclat s'éclaire d'une promesse d'étoile, de lune ou d'astre secret, la conscience qui soupirait en ta gorge s'éveille, chante sa mélopée de cristal.

Que tes cheveux dansent sous la tramontane de tes sens et ton front s'éclaire de la nuance de ton âme au regard de mauve et d'argent.

Et si ta couronne frémit au quatre Orient de la mort qui rôde dans les saisons du corps, un voile diamantin l'adornant de la marque royale, qui éternellement signe l'héritier des cieux azurés.

Alors l'être s'éveille, frotte ses yeux et se lève de sa couche de feuilles d'automne oubliées par l'hivernale tempête, et danse enfin.

Et sa danse réchauffe les mondes et leurs glaces fondent.

Ainsi se régénère la nature intérieure de l'être renaissant. Ainsi fleurit l'envie d'étreindre le ciel qu'a souvent la beauté...

AZALEA

En moi palpite une fleur nouvelle. Subtile comme le goût du lait, elle a choisi l'hiver pour éclore en mon sein, délicate azalée que le froid éveille.

D'une fleur, mon visage regarde la nuance et s'empreint de son parfum de rêve. D'une fleur, mon âme s'est emplie et retourne vers le Visage de Beauté qui l'engendra.

Ce soir d'hiver, alors que la glace vibrait, et que l'air pétillait d'une vie renouvelée, l'esprit s'est posé, papillon de paradis retrouvé, sur la corolle de paix d'une rose secrète.

L'union de la couleur et du parfum a fusionné des univers lointains, et peut-être des embrasements de galaxies ont-ils répondu à notre sourire

Ce soir une ouverture s'est faite en ce jardin, un rayon de miel nouveau a éclairé la forêt de la vie. Une petite mélodie joue déjà et vient nuancer la douceur de cet instant qui veut arrêter le temps.

Doucement, en l'herbe soyeuse de cet amour, de ses secrets, de son intime prédilection, est venu se poser le papillon de l'esprit, léger et fugace bénédiction, ami lointain au coeur polychrome.

Le ciel se révélait plus clair, et la vie plus ample, comme si une vague transparente venait de déferler sur les fleurs pour les humecter de sa marine candeur.

Un instant qui se pose, ténu et discret voyageur des au-delà ambrés de septembre, un souffle de pureté, léger cheveux d'or.

Une imperceptible brise d'amour qui fraîchit dans la candeur du soir, quand la rosée vient adombrer de son délice la mouvance des herbes, ondoyant privilège.

GALION

Quand un grand navire d'amitié prend le vent du large pour entrer dans le golfe de ta douceur, si le galion à l'équipage bleu brille de ses ors dans le havre de tes eaux profondes, c'est qu'un étranger, capitaine aux yeux d'aigle marine, va apparaître sur le pont de tes désirs, à la rencontre de l'initiale qui rayonne au centre de ta poitrine.

Et lorsque chaque mousse t'a adressé son sourire radiant, lorsque les ors de la nef ont élevé ton aspiration, le solitaire marin t'offre dans une boîte aux parfums d'épices et de fleurs étranges, le cadeau qui te restait à recevoir.

Tu l'ouvres et sur le velours écarlate repose la statuette de porcelaine claire. C'est la silhouette de celle dont l'histoire se confond avec celle de ta ronde Terre d'ocre et de feu.

La petite figurine te sourit et désigne d'un doigt tendu le centre de ton sein, comme si tu devais ne garder que cela de la visite magique du galion messenger.

Et ce sont les cris des matelots qui ramènent ton âme au port de ta vie, ils te saluent et courent remonter l'ancre d'argent et larguer les amarres du temps.

Le capitaine à la barre tient la roue à huit branches, aux pommeaux de cèdre, surie pont ciré du miel des anges. Les voiles neigeuses se gonflent et le vaisseau quitte ton rivage, dans le doux froissement du flot tranquille par son étrave de bois odorant.

Les mousses blonds agitent des mouchoirs rouges, les mousses bruns des mouchoirs blancs, et la voilure tend l'esquif vers sa destination à l'autre rive de l'océan de vos rêves où l'attend un autre ami, impatient, sur la grève, de recevoir du mystérieux pilote maritime, la boîte tendue de velours où repose la clef bénie du porche de son âme.

Au loin il ne reste qu'une goutte de lait sur les pétales de la mer, la dernière voile disparaît sous la ligne de l'horizon, et ton regard contemple le visage de celle qui te sourit.

ÉVENTAIL

Des étoiles une rosée tombera sur tes cheveux, lorsqu'un vaisseau transparaîtra dans ta nuit. Et tu seras en un instant dedans, seul mais si bien, dans la chaleur de son sein. Et le vaisseau, rhomboïde adombré, t'emportera en d'autres confins.

Tu lèveras les yeux vers sa coupole de cristal, tournée vers l'encre du ciel où fourmillent les galaxies empressées, bleuissent les étoiles d'or et se déversent, laiteux dragons, les symphoniques spirales constellées.

Parfois les instants de solitude sont si pleins que l'on désire qu'il s'allongent, amitiés toujours paisibles, auprès de nous.

Et c'est le silence recueilli de la nef sidérale qu'il te faudra quitter pour voir l'autre univers où tu viens d'émerger, comme le bambou naît à la lumière en perçant la neige qui le protégeait.

Et l'astronef sera absorbé vers un autre monde. Il restera comme un présent, trace lumineuse, sur l'écran apaisé de ta conscience qui t'emmena si loin de la Terre, si près de ton coeur.

C'est aux facettes de l'éventail, quand il se déploie dans l'air chaud du soir, que l'on reconnaît la beauté de l'image qui se reconstitue.

Si nulle main ne vient déployer ce qui tenait plié, jamais l'oeil ne peut contempler la beauté que le peintre oriental posa sur le papier de riz, ni le visage se rafraîchir du souffle que l'image calligraphiée envoie en vagues ondoyantes quand la paume doucement l'agite.

Nous sommes cet éventail replié qui attend le souffle de l'été et la main complice pour être révélé, paon somptueux, phénix ancien, à l'icône que nous portons peinte en cou leurs d'éternité depuis que nous sommes.

Et l'image s'étire de plan en plan, de conscience en conscience, comme les baguettes rythment le déploiement de l'éventail.

Se reconstitue, du coeur de la Terre aux mondes de lumière, la méditation particulière qui de sa fraîcheur t'habite.

PARTIR

Comme une émanation d'élixir parégorique. Comme un castel sous la brise, une plage à Venise.

Partir, Ô, luxe frivole, nuance, danse féconde, valse du coeur qui s'enlace.

Loin de ce passé qui poisse, de cet avenir qui menace ton corps, ton âme, tes yeux, la joie de cette poitrine qui bat si fort.

Paix, sur le ciel où traînent des nuages d'or, où fugace passe une cigogne, où, volage, danse l'oiselet.

Comme une bourrasque, une bergamasque, un silence fait d'éther félin et délicieux. Comme une claque sur le visage de l'adieu, un couple qui s'embrasse.

Au centre de l'expérience palpite cette pépite, ce jet de vie. Et c'est là que gît le délice de partir un peu, un peu plus près de ces rêves féconds qui nous brument de leur bonté immense.

Je n'ai que ce cri : partir.

Sur le continent de brumes blanches où forçait l'enfance
désordonnée. Comme une fraternité novice au cœur de glace,
fusée des cimes au fanal fantasque. Comme une adolescence
épatante, bardée des joies douces du temps.

Comme un silence fait d'amitié. Un pas dans le cours du fleuve
des cieux bénissant. Une porcelaine frivole aux chatolements
discrets.

Sur ce seuil glisse une goutte d'automne, au cœur irisé de
douceur.

Oui, le départ est toujours en dedans. Toujours secret, toujours
royal et seul. Vivant pèlerinage sur les Gange austères, sur les
baies rayonnant un soleil interdit aux regards sacrilifères.

Un départ est toujours cette huée dans le noir, ce pleur à vide
sur les charbons ardents de l'appel qui vibre.

Comme un soir et un matin qui l'enlace, comme un creuset
d'audace et un chant d'oracle vivace.

Comme une perle qui roule et se rêve, vivant tissage, de la joie
qui rayonne, grande, aux portes de l'espace.

Kenji Fujiwaka

A m i

[Kami]

Qui est-il le kami, cet ami qui se confond avec le regard de l'ange ? Kenji Fujiwaka nous invite à explorer le sentiment médiéval de l'univers shinto. Le kama-sama est cet être de lumière qui confond sa radiance avec celle de l'être cher. Au point qu'il en devient indissociable. L'impermanence rend inéluctable la séparation, d'autant plus déchirante que la perte de cet ami-kami est ressentie comme un adieu de la divinité.

Kami fait référence à la vision shinto de la nature, familière à Kenji Fujiwaka. On peut le traduire par « dieu tutélaire », si on garde en mémoire la perception panthéiste, chère à la culture du Kojiki. Esprit des éléments, esprit des lieux, ange, déva, sont autant de traductions plus adaptées aux situations particulières, où l'homme entre en résonance intime avec la présence spirituelle.

ATTENTE

Noir est le soir. Fraîche la brise. Vibre l'instant béni de retrouver celui que j'attends. Je l'imagine roulant vers la chambre où je dors, le visage éclairé des lumières de l'autoroute.

Et la pluie qui finit de tomber, rythme cette écoute. Il sera là très bientôt, je l'espère, pour que nos mots renouent un dialogue enfoui derrière les feuillages luisants d'eau.

Un sourire assemblera notre amitié endormie sous la caresse du temps. Il y aura d'autres paroles, d'autres instants, si paisibles que le cyprès, à côté de la fenêtre tendue de papier, se souviendra.

L'ami attendu est en chemin, et je ne sais quand son pas doux franchira la porte de la chambre où brille la lampe. Je ne sais quand il faudra me retourner de la table d'écriture, pour voir enfin l'ami sourire dans l'embrasement.

En cette nuit où la pluie tombe à nouveau, frêle voile translucide, sur l'émail des choses et des cailloux, je tremble intérieurement en évoquant son nom.

Cette mousson, qui claque sur la dalle, s'offre de plus belle à l'avancée de l'Attendu dans l'espace assombri. Et déjà le voici qui s'approche, attendri.

Ne reste-t-il pas un peu d'espace entre nous, pour un peu plus de silence, un peu plus d'avenir qui s'abandonne à notre souvenance alanguie?

Tel est l'ami, soudain et précieux comme la pluie. Tels sont sa venue et son départ prochain, aussi. Juste une halte dans le havre confiant où s'irisent nos confluences, sous le soleil de minuit.

Juste un moment dans l'espace, juste un lac paisible dans le cours du temps. À peine l'arpège d'un nom chuchoté. Un dièse, une once d'éternité. Un chant secret. Une confiance vagabonde.

AMI

Un jour, il est venu, l'ami demandé dans mes rêves de solitude. Il était là, si semblable, dans son cœur, à l'univers que je porte. Il est doux et royal, altier et prince du matin, comme c'était écrit.

Son port de tête est celui d'un citoyen d'Orion ; ses yeux luisent de l'intelligence galactique. Lorsqu'il parle, c'est Asia qui fait bruisser de vent les jacquiers, et les persimmoniers en fleurs disent de lui que c'est le fils préféré du roi d'Argent.

Quand il regarde, la mer pousse la barque des pêcheurs sur le safran du rivage. Et quand son silence s'élève, le chant des oiseaux pailletés d'arc-en-ciel révèle la vie endormie.

Quand il pleure, le torrent dévale les collines ; des champs verdoyants de riz blanc, en terrasses, débordent sous la mousson, et le flot de la fertilité envahit le vallon. Quand il se meut, sa main est le félin qu'apprivoise le moine à la bure rouge.

Et quand il dort, ce sont des vaisseaux translucides, parfaits ovoïdes, qui traversent les univers en leur nuit étoilée de

souvenir; aux confins d'une galaxie jaillit une comète, et le voyageur dort, voguant sur la vague qui porte l'astronef de ses rêves.

Quand il n'est pas là, ses pensées emplissent encor l'espace, et ses prières affluent, comme le premier vent du printemps amène le pollen sur les fleurs. Et lorsqu'il pense, ce sont des mandalas qu'il dessine dans l'éther, vibrantes formes de lune, de soleil et d'étoiles tactiles, qui fusionnent et se répandent, comme une onde, pour bénir les quatre Orient de la Terre. Et lorsqu'il envoie un signe, le signe remercie d'exister et fusionne avec l'espace.

Il est plus que moi il est l'ami. Pareil, et porteur de l'amitié, des regrets, et même des nostalgies les plus secrètes. Il est toute mon âme, puisqu'il est moi-même et un peu plus.

KAMI

Quand l'onde trouva sa paix, quand nulle ride ne vint plus tracer de mandala sur son miroir, au creux du vallon, se refléta l'image d'un saint ami, sur la glace discrète de l'eau.

Il me regardait de son grand visage, et de ses yeux émanait le don. Si j'avais pu, j'eusse plongé mon visage dans le lac clair, pour y saluer ce kami mystérieux. Et, comme la paix descendait sur nous, face à face, d'un côté et de l'autre de la surface réfléchissante de l'onde — chacun assis dans son monde, chacun attaché, par sa racine, à un passé, un futur — une qualité de méditation vint adombrer notre mutuelle contemplation. Comme si un grand déva bleu venait nous visiter pour nous parfumer de son nom.

Le silence de la forêt se fit plus fort, les oiseaux attendaient, comme avant le lever ils aiment écouter le vrombissement de l'astre du jour. Nul bruit ; les plantes suppliaient le zéphyr de ne point caresser leurs feuilles, et les arbres retenaient leurs brindilles, de peur que l'une ne touchât l'onde plane et ne la troublât soudain.

Il n'y avait plus rien qu'un immense silence dense et plein, qu'une force d'amitié qui pulsait partout ; l'espace s'était ouvert autour de nous, et l'on pouvait sentir chaque frémissement du monde alentour, chaque palpitation de la nature émue, chaque soupir d'une herbe nostalgique et nue.

L'ami, étranger à mon plan de vie, me contemplait toujours ; je ne pouvais abandonner la source de son regard où coulait la vie des temps, et où se figeait, parfois, l'éclair d'une seconde, le vol ramier d'une colombe. La présence s'était posée sur nos couronnes, s'était approfondie en nous et imprégnait désormais chaque atome.

C'est ainsi que nous pouvions contempler le fourmillement de vie dans la fleur, les volutes splendides qui émanaient de sa corolle, découvrir l'or magnétique qui rayonne du scarabée moiré de bleu.

Je n'étais plus ce moi aigre qui rumine, dissous en l'aigue marine du regard, par-delà le miroir, qui me gardait dans sa prédilection. Je m'étais uni à la grande paix, et j'échangeais, par chacun des pores, la plénitude d'être avec les consciences amies qui nous entouraient.

Lorsqu'il fallut quitter la béatitude, ce fut doucement que le kami, de l'autre côté du miroir, me poussa en arrière dans mon monde, pour que j'y revinsse boire à la coupe de l'ordinaire.

Mais je portai longtemps, en mon coeur, la force d'éternité qui s'était montrée, au porche de mon âme, éprise. Et celui qui me bénissait de son regard, jamais je ne le revis, même si, parfois, dans le coin d'un rêve, il me semble qu'il sourit.

SAYONARA

L'ami a le coeur d'un fils, et le regard d'un homme. Il est parti, ce soir, dans la nuit qui s'avavançait comme un toit sur nos rêves. Partir est plus dur, sans doute, pour celui qui reste. Plus difficile étape dans un port silencieux, où les mots se sont tus.

Le départ de l'ami, sans regret, est, à la voile, un vent auspiceux mais sévère. Un souffle d'éternité mortifère, qui glace nos heures partagées.

L'adieu n'était que les prémices de ce qui sera un long silence bleu sur le diapason du connu. Comme une nudité qui se baigne dans l'onde. Comme un goût de cerises quand il fait beau en juin.

L'ami conduit son véhicule dans la nuit, et son regard ambré touche l'horizon de la route. Une blessure secrète s'ouvre de nouveau et verse un sang invisible.

Il s'en est allé comme la pluie, parfois, s'emporte plus loin, dans un nuage ballotté d'errance destinataire. Comme, parfois, la neige s'endort au creux du glacier nu et solitaire. Comme, enfin, le soir hésite à se lever face à la lune autoritaire.

Le départ de l'ami a ceci de triste qu'il emporte avec lui l'âme même du partage du pain. Une colombe se libère, et un brin d'herbe frémit quelque part, dans une prairie stellaire.

Tu gardes au creux de ton âme, endeuillée de promesse, comme une empreinte trop douce d'un souvenir qui te laisse seul, une fois de plus.

NEIGE

Il y a toujours des départs, des heures qui sonnent sur le cadran de nos rêves. Et des parts qui se donnent à l'un ou à l'autre des lieux qui nous chérissent. Il y a des avions qui s'envolent dans l'air embrumé d'un matin pas comme les autres. Et des larmes qui se retiennent de couler sur les joues qui s'animent. Oui, le départ, moment qui tonne, est un sas entre deux mondes intimes. Une ouverture claire et une aube sur un jour qui s'annonce.

Un moment de plus et le jet sera une traînée de lumière dans le ciel chaleureux. Et l'ami qui se délaisse de l'ami contempera sa trace dans l'azur insolent. Juste deux lignes blanches, qui saignent de neige, signent, de leur pureté, le départ d'un destin vers l'ailleurs qui l'enivre. Et celui qui veille dans la cabine, voit s'éloigner la ville qui accueillit ses pensées et l'être qui l'accompagna de sa bonté.

Déjà cela n'est plus qu'écume d'un jour sans passé, juste la crête d'une vague de solitude immense, qui déferle sur nos rêves, cristallisée en apothéose.

Déjà l'avion s'envole avec les pensées qui nous portèrent d'un monde dans un autre. Et il faut s'ouvrir un peu plus vers le ciel qui écarte ses bras et nous enlace de ses anges clairs.

Le départ est toujours ouverture en soi d'une porte invisible, creusée dans le roc de glace de nos certitudes. Elle ouvre sur un monde lumière, cristal vibratile, qui répond à nos secrètes mélodies.

Marc Bosche

A r g i l e s

[Neige(s) d'obsidienne

Le vaisseau d'Arthur

Les Cyclades de l'oubli]

Neige(s) d'obsidienne

Dans les lieux de la vie, les cuisines, les chambres, vient se déposer une poussière ensoleillée.

Une promesse d'éternité qui pulse sur un accord imaginé.

Un diapason l'harmonise encore et encore, sur un mode à découvrir.

Et tes pas t'emportent, marche forcée, vers cet ailleurs qui se fuie.

Verger de lune, verger cosmique aux cent poires d'or.
Des pas qui t'emmènent vers la Jérusalem infinie.

Il est des êtres qui se rient de leur mort et des vieillards qui pleurent de renaître, des bâtons qui se soucient du cou qu'ils frappent et....

Il y a des cris, des cris et des cris qui déchirent le silence, dans la vacuité altruiste des évanescences lacustres.

Et le désir qui féconde les mères est aussi cette source qui fait vibrer les galaxies. Cette vibration qui nuance le visage des nouveaux-nés et le profil des grandes montagnes de la Terre.

Ce qui parcourt ainsi les univers est, à ce qu'on dit là-bas, courant harmonique qui donne une certaine musique. Sphérique mélodie répandant sa foison, sa toison de silence sur les champs nus, quintessence de terre, d'eau, d'air, de feu et d'éther.

Rouges et bleus, le noir s'enfuie, le noir s'en veut. Faste vestige, aurore, solstice.

Tu es ce contrevent neigeux et cette poudre de lys. Pourquoi blafard dans l'aube d'un soir, étoile versatile au front auspiceux, tu es la lyre, le sel de ce lieu.

Intérieurs, intérieurs féconds, où souffle le lion. Vase d'albâtre et serpent maritime, Éléonore d'Alcazar, tu es cette pierrerie et ce nom qui s'efface, stylet vert fiché au cœur de glace. Émoi tranquille, poudroisement sirupeux, tu es le fil et l'aiguille au chas chaleureux.

Témoin fragile de ces instants, tu es le silencieux reptile aux cheveux brûlés.

D'étoiles et d'étoiles, partout constellé, partout lacté de cette
voie sans autre issue que ce Christ de cristal qui vibre.

Partage, partage.

Une moitié pour le Roi des cieux, une moitié pour le roi des
rois, béni des alizés hostiles, le sage Ramadan de ces jeûnes
auspicieux.

Et il y a des cris impatients qui fermentent dans les crépuscules
d'Orient, des sarments qui se couchent dans des vignes
timorées, et des glaises qui se délivrent de leur calcaire
embaumé.

Sur les monts de Chine, Himalaya détruits, se glissent les anges
au col d'hermine, dont l'étole signe le caducée.

Hermétique promesse d'un temps à parcourir.

Le vaisseau d'Arthur

(À la mémoire d'Arthur Rimbaud)

Tant de bateaux, tant de barques aux deux rives, tant d'orages,
tant de firmaments, reflets sur les poutrelles des vivres, ton
regard, tel un cerf-volant.

Sur les monts, les soupirs, les heurts, les flamands, dans les
cavernes d'ivoire où les sbires se pâment, en riant.

Arc-boutés à la colonnade futile, festoyant de peu, bravant le
noir, les filles des colombes nubiles, aux vestales soufflaient la
victoire.

Il fallait des armes, des armes et des émois de cristal. Il fallait
perpétuer la danse, sacrer le soir, brûler l'extase.

Et tes pas ondoyaient sous la bise, et tes ris et tes dents, Et tes
pleurs charmaient la charmille, sous les orages du temps.

Il y aurait d'autres agapes, d'autres festins de vins, il y aurait
d'autres nurseries de l'espace et du pain.

Il y avait le vol, et le filtre, et le sens.

Et dans l'aubade des lys, le reflet et l'élague insolent.

Tes mots, tes fils, du vent avaient le frisson, de la ramure, la
charmille, et du serpent, le poison.

Tout, sur tes pas, tout évoquait l'éléphant.
Et tes Abyssins, de l'union, la violence.

Tes riches s'étaient faits devins, devinettes brunes, où sur une
page d'or fleurissait le sacre des printemps.

Tes Arthur avaient trouvé le Graal, tes Limbes frissonnaient en
Inde.

Tes chevaux se cabraient sur la terre de feu qui réjouit les
dragons.

La victoire était totale, toute ignorance confondue, et les nobles
Sardanapale pourraient en combler le chaos.

Ta voix, bateau de camphre, ta vérité, cristal clinquant, votre
amitié, le nectar évanescent.

Et dans la coupe bleue bénissaient les zéphyr, dans l'ode lisse
reposait le calice, aux solstices frémissait la voûte, toute
ouvragée des cordes qui filaient aux amarres des ans.

Les rythmes qui vinrent d'Afrique réchauffèrent ce cœur pur,
les comptes modelèrent le labeur.

Arnaques tendres qui firent s'arrêter, du cocher la voiture,

Étalages plats qui conquerraient les marchés abyssins.

Et la voix d'Arthur, son cœur de lys se sont faits soupir, que le vent, que le vent murmure aux meulières dehors.

Et ton pouls qui battit si doucement ne put oublier, ne put effacer ce labeur.

Bateau ivre, tu fus la lumière, mer qui, de son ressac, fit de l'océan la blague aux tabacs des soldats de l'espace.

Tu es le vainqueur des canons, qui reprennent à quatre voix, l'éternelle foison des chants de bois.

Et si l'orgue de tes larmes vint auréoler ton visage, et tes pas, tes atours, tes ruses et tes ficelles, tes savoirs impénitents, de toi auraient eu raison.

Tel est la vie, tel est le fils, quand il revient de très loin, tout auréolé des flammes infernales des festins de Dionysos.

Tel est l'héritier quant il se montre Étincelant prémisse du monde sain, à la lucarne de l'espace pétillant d'étoiles blêmes.

Telle est la loi, la morale, infatigables, que les prieurs du Coran, dans les burnous de l'islam usent sur le ciment blanc.

Et tel le prodige, tu revins chez les tiens, tel l'alizé qui pousse le galion, vers le port affamé de son or blanc.

Telle la lune qui illumine et le lac et la mare, reflet pâmé sur la soie des soirs, qui se mire et vibre, et dit être la plus belle.

Telle la lune, tu vins Rimbaud de la quête, tel la lune tu rayonnes doucement, telle sa coupole blanche tu vibres en silence.

À la lune répond le chant de ton cygne, et sa blancheur de cire, la blancheur des signes qui se mirent en l'image du miroir.

Et il naît de cette unité paisible un chant paysan comme la lune, une aubade délicate à la vie invisible, une parité.

Et tes farces, tes facéties, tes blagues et tes coups de froid, sont autant de clins de ciel aux déserts du temple.

Simple fantassin de l'écu, simple serviette de coton, tu offris ta fibre à la barbe des ânes.

Tes pas, tes empreintes et tes chants, parfument encor Aden de la mélancolie lactescente du devoir.

Et ton inspiration aide encore les nuls qui s'escriment à la table, compassion que tu leur donnes, telle les leçons que tu osas recevoir.

Les Cyclades de l'oubli

Il y a des éclipses de lune.

De ces absences sur le film de nos rêves qui se tissent.
En vies de plus en plus mûres, de plus en plus belles, de plus en plus tristes.

De ces énigmes en forme d'archipel.

De ces Cyclades de l'ennui qui s'oublent au cieux de nos songes, au fond de notre sommeil.

As-tu visité les Cyclades du rêve que l'on nomme vie ? Îles fragiles qui parsèment un océan de complétude.
As-tu abordé leurs rivages bleus, creusés dans les rochers de la paix qui s'étoile ?

Oui, il y a ce canot qui t'emmène d'île en île, pour un vagabondage solitaire sur ces îlots parcheminés de tes souvenirs.

Les Cyclades de l'oubli, de l'envie.

Comme si une lune imaginaire te renvoyait tous les soirs sur cette Terre vers les corps que te donnèrent d'autres pères, d'autres mères.

Et tu peux revenir après tant de vies, après tant d'aventures sur les îles qui t'accueillirent, vies enfuies avec l'épaisseur des éons, des soupirs.

Et à chaque halte dans une crique, tu peux te souvenir : voici la vie qui vécut ces rêves, voici la roche qui porta mes pas, et voici même le vêtement qui m'habilla et me vêtit d'éternel.

Il y eut tant de ces éclipses de ton souvenir.

Tant de fois où tu ne te souvins plus de qui tu fus.

Et tant de fois où la mémoire revint lorsque tu échappas à la sphère blanche - argent, platine ? - de la lune, disque infini, qui répète sur des airs à peine différents l'ancienne mélodie.

Oui, il est question que tu retrouves ces sillons, que tu plonges en eux, et que tu retrouves l'archipel de Micronésie derrière les brumes claires.

L'eau y est toujours lapis-lazuli et la roche rouge.

Il fait bon aux Cyclades de l'oubli, il y fait beau et seul.

C'est un automne perpétuel, transformation de tes rêves en d'autres qui viendront.

Voici le temps de voyager au cœur de cet archipel, parcelles de terre égrenées sur une Méditerranée, au milieu de ce rêve.

Il est temps d'embarquer le canot de bois et de rejoindre les criques.

Il est temps de respirer d'île en île, elles respirèrent en un autre temps et, pour les retrouver, il te faudra retrouver ce souffle intime qui rythma départs et revenir.

Sur l'auteur

Esquisse biographique :

<http://marc-bosche.pros.orange.fr/26.html>

Si vous aimez lire en musique

Découvrir les musiques mp3 de Marc Bosche (mmb) en téléchargement légal et gratuit sur *jamendo* :

<http://www.jamendo.com/en/artist/mmb.digidesigns/>

<http://www.jamendo.com/en/user/mmb/albums/>

Contact

Email :

<http://marc-bosche.pros.orange.fr/27.html>

Ressources

Site personnel de l'auteur :

Portail multimédia Marc Bosche :

<http://marc-bosche.pros.orange.fr/>

Autres livres de l'auteur en texte intégral

Avec la Licence Creative Commons :

http://marc-bosche.pros.orange.fr/menu5_page10.html

Chez Google Books / Recherche de Livres Google (France) :

<http://books.google.fr/books?q=Marc+Bosche&btnG=Chercher+des+livres>

Autre ressource du même auteur :

Didacticiel anthropologie interculturelle (référencé Dmoz, That cursus & Infothèque francophone) :

<http://anthropologie-interculturelle.blogspot.com>

Licence



Licence Creative Commons

Vous êtes libre de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public selon les conditions suivantes :

Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification
2.0 France

Termes de la licence : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

Contrat détaillé : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/legalcode>

© *Marc Bosche* – 1993 pour la première édition, 2005 pour l'édition HTML, 2007 pour la présente édition.

Some rights reserved.